Rencontre entre la Banlieue du Turfu et Bernard Stiegler
Construire l'Encyclopédie du Turfu

Introduction=

Le 18 septembre 2021, Makan Fofana, auteur du livre *La Banlieue du Turfu* publie un article qui esquisse les éléments du prochain livre qu'il souhaite écrire intitulé : *L'Encyclopédie du TURFU*.
Il témoigne d'un besoin de confronter son expérience de l'imaginaire à la pensée théorique de plusieurs auteurs, en s'émancipant de l'injonction à agir à laquelle il est parfois réduit.
Un an plus tard, les membres du groupe de travail et de réflexion *Sur le jeu* organisent l'événement "Construire l'encyclopédie du TURFU" afin de discuter les prémisses de ce potentiel ouvrage toujours en réflexion, d'en alimenter la constitution et le déploiement philosophique.

Cet événement part avant toute chose d'une nécessité qui a émergé des différentes discussions que nous avons pu avoir avec Makan Fofana sur son travail et notamment sur la partie philosophique de celui-ci. L'idée est de construire des récits alternatifs aux représentations traditionnelles des banlieues[1] et de leur devenir. Son travail tisse des liens entre la constitution d'un imaginaire et les différents artefacts créés par les êtres humains, à savoir : la musique, les jeux vidéos, les applications numériques, les films, les livres, tous spécifiques et formant un ensemble de supports où se projette l'esprit humain en même temps qu'il se constitue.

Cette rencontre incarne la tentative de penser ensemble, en groupe, de façon collective, à partir de textes d'auteurs sélectionnés, et d'extraits du livre de Makan Fofana, *La Banlieue du Turfu*. La volonté initiale est celle de nourrir la pensée de la Banlieue du Turfu avec la pensée de Bernard Stiegler, qu'il nous a paru pertinent de mettre en regard. Nous sommes conscients que notre sélection n'est pas exhaustive, elle constitue un certain choix d'extraits dans les divers ouvrages des auteurs, choix qui est une nouvelle création en soi.

Ce texte est le fruit de discussions entre plusieurs jeunes gens intéressés par la question de l'imagination. 5 thématiques principales ont animé les échanges, elles serviront de plan à notre essai, bien qu'elles aient été traitées de façon inégale: Le turfu est au futur ce que l'avenir est au devenir, Pour *un banlieue way of life,* Ce qui reste... , La haine, Les misérables, Athéna...La question de la misère symbolique, La question de l'imagination: la critique du schématisme de Kant .
Notre intérêt premier et principal était celui de réussir à construire une pensée commune autour d'un sujet important (l'imagination), et non un *patchwork* de remarques, ou une conférence animée par un seul protagoniste.

1- Le Turfu est au futur ce que l'avenir est au devenir : il faut que *le vent se lève* sur la banlieue

Lorsque l'on rêve, on passe sur un autre plan, on sort de notre milieu habituel, on imagine, le rêve nous conduit à des réalisations, à des découvertes. Lors de ses conférences Bernard Stiegler parlait souvent des rêves diurnes et nocturnes, en disant que celui qui crée, c'est celui qui rêve éveillé, il donnait souvent l'exemple du *Vent se lève*, le film de Miyazaki où on voit cette conception du rêve comme réalisation d'une chose que l'on souhaite voir advenir, c'est l'histoire vraie d'un ingénieur, qui s'appelait Jiro Horikoshi. Étant enfant, il rêve de piloter un prototype d'avion avec des ailes d'oiseau. Il grandit et, toujours animé par sa passion de l'aéronautique, part étudier l'ingénierie aéronautique.

[1] "Banlieues" : au sens imaginatif du terme, émotionnel, poétique, plus que politique, ou économique et historique.

Plusieurs fois, il refait des rêves d'aviation, et rencontre des ingénieurs dans ses rêves, et notamment Caproni, un ingénieur italien, qui lui explique sa vision de l'aéronautique. Il finit par construire lui-même des prototypes d'avion puis des avions capables de voler dans le ciel. Il a donc réalisé ses rêves, sous la forme de réalisations techniques, d'œuvres d'ingénierie. Le lien entre réel et rêve est donc fort.

Pour Bernard Stiegler, le devenir, c'est ce qui vient inéluctablement, le temps de l'univers, son devenir physique, notre mort à tous et à toutes. Dans ce devenir, il y a toujours un avenir, quelque chose qu'on veut réaliser dans le temps humain, on constitue un rêve, qui est un désir d'une réalité, rêver éveillé c'est donc rêver une réalité, quelque chose à réaliser, c'est pour ça que ça nous intéresse de renverser la sémantique, en se disant le turfu est à réaliser, comme l'avenir.

En ce sens, « L'Encyclopédie du Turfu » appelle à la création de nouveaux concepts. Il ne s'agit donc pas d'une recherche de pureté ou de vérité dans sa pensée ou celle de Bernard Stiegler. Si vous souhaitez approfondir l'une ou l'autre des approches philosophiques, vous pouvez trouver des ressources à la fin en bibliographie.
Le projet de l'Encyclopédie du Turfu est à inventer, comme réaction: « je n'arrive plus à inventer une réalité, je ne veux pas rester bloqué dans les termes qui s'opposent et bloquent, je vais en inventer de nouveaux, d'où l'intérêt du travail encyclopédique ». (Makan)
Déjà, une question émerge: comment penser une encyclopédie sur ce qui n'est pas encore arrivé ? Il semble que le travail encyclopédique effectue un double mouvement: la catégorisation de ce qui existe déjà, et la projection, la clef de lecture pour ce qui n'existe pas encore.
Une encyclopédie peut être à la fois réelle ou fictionnelle, cela rend l'objet très intéressant pour la réflexion.

« Quand je pense à l'Encyclopédie, je pense à Aristote, à quelqu'un qui aime la vie (le « réel »), j'écris tout ce que je vois, j'ai vu un pigeon, j'écris, c'est le retour de mon amour pour le vivant, je m'intéresse à ce que l'on m'a retiré. Je *confirme* mon territoire en faisant ça, je vais écrire 24 livres sur le réel : c'est un amour de la vie qu'on m'a retiré. » (Makan) Il s'agit de laisser des traces, qui peuvent survivre, avec d'autres, pour d'autres. C'est donc bien de réappropriation de ce qui nous entoure dont il s'agit, par l'écriture.
Remarque: l'Encyclopédie du Turfu peut apparaître pour certains comme un oxymore, le projet de la Banlieue du Turfu semble ouvrir les possibles, on dirait qu'on va organiser le réel or le propre de l'encyclopédie c'est pourtant de rassembler l'ensemble de l'existant, l'ensemble du déjà dit ? Comme une collection de stéréotypes ? Il y a un questionnement sur le sujet, est-ce que cela pourrait alors être un processus où on se défait des stéréotypes ?

TURFU
Au début, le projet s'appelait la Banlieue du *Futur.* C'était le projet de diplôme de Makan.
Il réalise que le « futur » est souvent employé pour parler d'un temps à venir surdéterminé par les représentations traditionnelles sur la banlieue, mais aussi par les rêves de la Silicon Valley, qui ne permet pas de rêver d'autres issues. La question qui a surgi est alors : quel est mon *Turfu* dans l'humanité toute entière ? Autrement dit, si on retourne le mot, est-ce qu'on permet à de nouvelles perspectives d'advenir ?

Nous essayons alors de réfléchir à partir de l'idée de rêve impossible, bloqué. Dans *Le vent se lève*, le film démarre sur un cauchemar. En effet, le rêve peut toujours se transformer, se renverser en cauchemar, comme un avion qui s'écrase et non qui vole. Comment penser à partir de ce blocage ?

COLÈRE

Écrire, raconter des histoires, proposer une autre histoire pour la Banlieue, a été salvateur. Encore faut-il se rendre compte de sa colère pour pouvoir la sublimer ?

Il s'agirait alors de gérer sa colère afin de ré-enchanter la banlieue.

" Il y a un « on » de l'opinion générale qui raconte qu'il faudrait passer par la colère pour se libérer de la banlieue : manifester, être contre un tel, pointer le doigt sur telle personne ou telle situation. Et d'ailleurs, pourquoi pas." (Makan)

Par lassitude de combattre, par lassitude et fatigue d'être « un guerrier », la voie du ré-enchantement apparaît comme une issue valable et désirable.

« Je suis pas un samouraï, je suis fatigué, j'ai écrit ce que je pouvais faire. Je suis fragile. J'ai lu Harry Potter, et ça m'a redonné envie de vivre, mais cette dynamique n'est pas facile à poursuivre dans la vie. » (Makan)

Il y a beaucoup de morosité à notre époque, beaucoup d'aigreur, c'est parfois difficile de recevoir et d'appréhender la colère de l'autre.

Il faut du courage pour considérer le ré-enchantement en soi comme plus fort que la colère ou que le combat. Sa lecture de Spinoza l'a beaucoup aidé, il nous parle de sa joie, sa compréhension de la puissance de la joie, plus puissante encore que la colère : « en termes de création, les créateurs qui se basent sur la colère font toujours la même chose, ils créent toujours la même chose. Or, avec le rêve et l'émerveillement, il se passe de nouvelles choses, des choses « alchimiques ». »

REALITE, RAPPORT AU TEMPS, RÊVE

Si la colère semble ancrée dans une forme de « réalité », quelle est-elle ?

Dans la pensée de Bernard Stiegler, l'avenir constitue toujours une fiction dans le devenir inéluctable de l'univers. Nous nous racontons une histoire sur nos propres vies, nous faisons des projets, et nous nous extrayons alors d'une certaine façon de la mort, condition de notre existence d'humains. Nous avons besoin de fictionner cet avenir pour vivre.

Aimer des choses, désirer des choses ensemble, semble fondamental, on va créer ensemble une réalité par là-même. On ne peut pas opposer la réalité au rêve : la réalité commune, le « nous », le fait de pas être seul est une forme d'illusion primaire, le « nous » est une fiction : penser qu'on partage un langage, qu'on se comprend avec est une fiction. Quand on dit « ah je te comprends », on fictionne toujours la compréhension, la liaison. Le groupe réfléchit alors à propos de la question de la confiance, et de la croyance en la parole de l'autre dans ce langage.

Le rapport à une certaine « réalité » parfois empêche, limite, et fait émerger la nécessité de rêver.

La question qui se pose alors est la suivante : peut-on opposer réalité/rêve ?

Il nous semble que le rêve est la condition ultime de la possibilité de penser et de vivre. C'est un sujet que nous souhaitons prendre très au sérieux. Il s'agit d'espérance, et de volonté de vivre sa vie.

Il faut rappeler comment la différence entre avenir et devenir se constitue chez Bernard Stiegler, et comment cela peut nous aider à penser ici. Elle se constitue autour de sa lecture d'Heidegger : l'accès au temps n'est pas gagné du point de vue de l'existence. Autrement dit, il n'est pas défini.

Il parle de *dasein* pour désigner une présence particulière, un « être là » qui fait de nous un être inscrit dans le temps, notre rapport au temps n'est plus seulement celui d'un animal, ou d'une plante, on peut très bien, nous, les humains être bloqués dans le temps. C'est l'expérience de l'angoisse, la roue du temps pour nous parfois peut s'arrêter, ou s'accélérer.

Le devenir, c'est donc le temps de la physique, qui se déroule, l'entropie, qui arrive. L'avenir, c'est la façon dont nous, les humains, vivons ce devenir. La question de la réalité se pose de la façon suivante : est-ce qu'on s'accorde ensemble sur ce que nous nommons réalité ? Qu'est-ce que le réel alors ? Tout ce qui est ? La réalité est une convention que l'on se donne afin de décrire le monde,

sous plusieurs registres ? La colère par exemple, quand t'es tout le temps pris dedans, tu es dans *ta réalité.*
Or, quand on écrit, quand on raconte, quand on invente des récits, on a entre les mains une manière toute particulière d'appréhender le réel, voire de le court-circuiter.
Celui qui a le pouvoir sur le récit domine le réel. Le récit pour reprendre le pouvoir devient toujours contre-récit.

TRAUMATISME, BLOCAGES et IDENTITÉ
Comment sortir d'une logique qui nous empêche de vivre ?
Certaines personnes sombrent dans la folie, et commettent des actes « fous ».
Il arrive qu'une personne qui a subi un traumatisme soit bloquée dans le temps, elle revit sans cesse son traumatisme. Elle est comme empêchée d'avancer, empêchée de rêver autre chose que cet évènement. Il faut distinguer l'instant de crise, et l'aliénation qui reste et s'étire dans le temps.
Lorsque le corps est soumis à un traumatisme, la réponse normale est le stress, mais lorsque ce stress persiste, dans le temps, alors cela devient problématique. La persistance est comme un état exacerbé de ce stress. Si on fait le lien avec l'héritage des traumas collectifs, on voit qu'il y a comme un blocage. Comment débloquer cette « roue » du temps et libérer d'une certaine façon tous ceux qui y sont bloqués ?

Or, nous ne répondons pas tous de la même façon aux traumas : certains sont très créatifs, d'autres moins. Cette colère héritée par rapport à la banlieue est héritée collectivement, pourtant, c'est aussi un héritage personnel, chacun se la fait sienne, et : « on a du mal à mettre des mots dessus. ».

Makan dit: « j'empêche pas les autres d'être en colère, mais ce que je suis obligé d'empêcher, c'est quand votre colère rebondit sur moi. Soyez en colère, mais je ne vais pas tomber dans le panneau de cette colère qui nous détruit tous ». Parfois, on subit la colère des autres, qui n'est pas forcément la sienne. Et quand on est collé à la colère, on n'arrive plus à la mettre à distance, on n'arrive plus à rien en faire, ni la penser, ni agir sur elle. On subit. Référence à Césaire et au concept de « blessure sacrée » : endroit où s'ancre le traumatisme, espace de la violence en soi, de là dont émergent un grand nombre de réactions. Si c'est la seule réponse qui naît, c'est que l'on n'a pas réussi à en faire quelque chose, à le sublimer.

Anaïs Nin est une écrivaine du début du 20ème siècle. Elle avait peur qu'en entrant dans le processus d'une psychanalyse, elle ne soit plus capable de créer. Or, sa thérapeute lui a dit : « non, au contraire, en sortant de l'angoisse, en arrêtant de ressasser, une libération va s'opérer ».
On comprend Anaïs Nin, parfois, le récit traumatique est tellement constitutif de notre identité, qu'il paraît ne rester plus rien lorsque l'on change et évolue.
Lorsqu'on repense les récits sur soi, qu'on se dépouille des traumatismes qui nous constituaient dans notre identité (notamment la colère), cela revient à mourir à soi-même. Et cela peut constituer une angoisse immense.

Face au traumatisme, Mélanie Klein décrit plusieurs postures :

- La paranoïa : c'est la capacité à se déprimer, à accepter qu'on ait pu faire du mal, s'autoriser des reproches, accepter que l'on n'ait pas le contrôle
- La colère : c'est une manière de pouvoir se protéger de certaines situations parfois.
- La protection : souvent, ce qui nous fait le plus de mal, ce sont tous les mécanismes que l'on met en place afin de se prémunir du mal, de se protéger, de ne pas souffrir. Comment faire face à tous ces mécanismes de protection ?

2- Pour *un banlieue way of life*

UNIFORMISATION DU MONDE

La problématique de l'uniformisation de la pensée empiète sur l'uniformisation des rêves: le problème surgit lorsque tout le monde se met à rêver de la même chose.

L'analyse de la politique culturelle des Etats-Unis à ce titre donne à penser : celle-ci, à travers une vraie politique d'adoption, adoption signifiant ici un grand rêve collectif de réussite de chacun, avec une politique d'ouverture sur le reste du monde, a entraîné une uniformisation des modes de pensée et de rêver. La politique culturelle est bien entendu liée au dispositif technique du cinéma, et des nouvelles technologies, qui participent à diffuser le rêve américain, et les façons de vivre, et donc de penser, à l'américaine. Cet imaginaire là a infusé dans le monde entier.

Et si on renversait cette dynamique en la projetant sur la banlieue ?

Que serait un *banlieue way of Life* ?

Quelles sont les conditions pour pouvoir penser/imaginer un banlieue way of life ? D'autant plus en essayant de ne pas créer une vision standardisée/homogène dans les façons de vivre ?

« Quand je finis la banlieue du turfu, je ne propose pas de récit, pour ne pas écraser les autres, je le déporte en ateliers, et c'est là qu'émerge un petit peu ce banlieue way of life, et ça ne marche pas très bien. En 5 ans je n'ai pas bien réussi ça, juste l'étape 1 (à savoir qu'ils imaginent un peu), les faire imaginer c'était déjà énorme, alors constituer un banlieue way of life, je n'ai pas réussi. » (Makan)

« Les ateliers avec les gens c'est très important, l'idéal, c'est que les individus fassent leur banlieue du Turfu sans moi, comme un dispositif de vortex un peu partout ».

« Quand je dis banlieue je vois: osmose cosmique, je suis en osmose avec moi, les autres, le cosmos, c'est l'articulation entre moi et le monde. Pourtant le quartier met des séparations, si t'es pas ça tu peux pas faire ...etc. C'est dur de ne pas pouvoir se constituer avec le monde.

Quand je dis banlieue je vois: expansion: je suis humain dans ce territoire, dans le monde, dans le cosmos. On est tous des banlieusards, on est tous à la périphérie de quelque chose: quand je suis en banlieue, je suis dans le monde ! Quand t'es dans banlieue, parfois la métaphysique plate et hiérarchisée. Or, je suis humain dans mon quartier, je suis philosophe au 12ème étage, dans mon bâtiment, je constitue mon humanité. Tu es connecté certes, mais il faut la connecter cette relation au monde ! » (Makan)

« Moi je suis toujours dans les mêms conditions: c'est pas toujours la question de "il faut changer les conditions", la sociologie nous fait penser qu'il y a un manque de conditions. C'est une question de disponibilité psychique. Pour faire autre chose, il faut de l'énergie. Parfois on regarde plutôt la télé, netflix, en boucle, par flemme. » (Makan)

Il y a bien une position asymétrique entre les millions et les millions d'euros investis par les Etats-Unis dans la création et la promotion de l'*american way of life,* et la posture de vouloir faire face: comment faire face aux millions d'euros qui sont investis pour abrutir les gens ? C'est difficile: tout, autour de nous, nous dispense de faire des efforts, nous dispense d'aller vers une intériorité, une réflexion, une imagination. D'autant plus que pour la banlieue, les imaginaires sont formatés, c'est difficile d'avoir un désir différent des gens que l'on côtoie, parfois, on est renvoyé à une norme, alors qu'on n'y adhère pas forcément, par habitude, par simplicité. Parler de *banlieue way of Life*, c'est parler de politique. La politique des Etats-Unis, c'est de faire le choix de financer des films, faire venir Charlie Chaplin, faire émerger Mickey Mouse, c'est une politique, c'est un vrai mouvement, il y a des investissements, financiers et psychiques, pour quelque chose qui arrive, c'est une forme de formatage social généralisé.

C'est dur à penser, parfois on entend une critique (de la part parfois des gens de gauche) des aspirations des gens dans les banlieues, qui se targuent d'avoir réussi à acheter telle montre ou telle paire de baskets. Mais n'oublions pas, en partant d'un endroit d'ultra pauvreté, le luxe peut me faire envie, comme une aspiration, comme un projet, comme une volonté de dépasser ma condition.
Référence à Myriam Baafou: *Des paillettes sur le compost:* on peut pas renier le rêve des gens, le problème c'est les conséquences (sur l'environnement, sur sa propre psyché, sur l'imaginaire qu'on véhicule…): on devrait avoir la possibilité de rêver le luxe en dehors des logiques consuméristes.
Il ne s'agit pas de dire aux gens « Ne portez pas de nike ou n'allez pas au restaurant mais plutôt, il faut repenser ça, ensemble. » Comment ne pas succomber à ça, Nike par exemple c'est partout ?
Au quartier, on appelle "le projet Mbappé": mon enfant, je le prends, et je l'entraîne et je l'accompagne pour le transformer en Mbappé du futur, cela va alors constituer le projet idéal d'une famille qui a permis à Mbappé d'émerger, d'être riche. Comment faire pour ne pas succomber à ça ? Comment faire pour résister ?

DÉPRESSION
« Si je n'avais pas fait une dépression j'aurais fait comme tout le monde, mais la banlieue du turfu était la seule voie potentielle pour rester en vie, dépasser ce qui a été une dépression a un moment pour se recréer, je ne suis pas différent des autres. J'écris le livre tout seul, j'accepte de faire l'épreuve, si je veux me différencier, je dois quitter mon cercle d'appartenance, quitter tous ces liens que je crois être moi et qui m'entravent. C'est comme un chemin de croix que j'ai pris, c'est vraiment dur, je n'ai pas envie que les autres pensent qu'on doit passer par là pour y arriver. » (Makan)
Le rite de passage, le fait de descendre en soi pour ensuite remonter implique une autre question: mais dans quelles conditions ?
Cela entraîne une nouvelle réflexion sur la nécessité de la dépression écologique ? mentale ?

PÉRIPHÉRIE
Chaque chose est toujours en périphérie de quelque chose d'autre, la question de reconsidérer quel est le centre et quelle est la périphérie semble plus intéressante que le concept de norme, en effet, se tenir sur les côtés comporte beaucoup de possibles. Est évoquée la figure de la personne qui est en périphérie, la figure du mystique par exemple, qui semble échapper à ce dont tout le monde est pris au niveau institutionnel

ISLAM
En quoi l'islam a participé à constituer l'imaginaire et la pensé de Makan ? On s'intéresse à une culture qui sort de la logique de l'école républicaine: l'imaginaire de Makan a été constitué par des livres, son éducation religieuse, ses voyages…
Ca l'a mené quelque part, et cela nous donne l'occasion d'avoir une réflexion forte sur l'islam des quartiers et en même temps de questionner la trajectoire de pensée qui a été la sienne. Une partie de son vécu s'est formulé dans l'islam. Une partie des imaginaires de la banlieue y est liée. On évoque la dualité entre Apollon et Dionysos: le dieu achevé, et le dieu inachevé, symbole de la fête, du vin. La spiritualité actuelle de l'islam des quartiers valorise hautement la consommation, va vers le désir.
Or, « au quotidien, c'est pas l'islam de France Culture, je connais le grand patrimoine, je connais les textes, mais c'est pas ça qui est mobilisé. Quand tu mobilises ça, tu passes à la marge. Cette spiritualité là, elle est à la marge. La manière de vivre l'islam c'est plutôt une façon très consumériste. Pourtant, l'islam contemporain se présente comme « éloigné du prophète », alors qu'il n'a jamais été autant éloigné de ses origines. Pourquoi un musulman peut acheter un Q5 et moi je ne peux pas philosopher ? Pourquoi elle veut porter du Dior et moi je veux discuter un peu philo et vous m'attaquez ? Aujourd'hui, on entend que le matériel (sous-entendu le monde consumériste) ne corrompt pas le mulsuman, je peux acheter tout ce que propose le monde qui consomme. L'islam

contemporain énonce: « nous ne sommes pas des chrétiens, on va acheter et on va bien s'amuser ! ». Avec l'industrie du hallal, tout passe: pourquoi moi j'ai pas le droit de constituer un islam philosophique ? Parce que c'est hétérogène, ça sort de ce que l'on a constitué pour l'islam contemporain. J'ai fait entrer dans ma foi des choses spirituelles, des auteurs philosophes, et je suis super mal vu, pourquoi ?
Eux font rentrer des choses matérielles, et on dirait qu'ils vont aller au paradis quand même. Dites moi ? » (Makan).

Bernard Stiegler parle toujours de défaut d'origine. Notre recherche d'origine n'est jamais possible: on construit toujours des choses. Toute origine est toujours une absence d'origine (cf Derrida), cela signifie que chaque personne doit faire le chemin vers cette non-origine: se construire en somme.
Donc quand on dit l'islam des origines, est-ce que cela a un sens ? Est-ce qu'on est déjà en train d'interpréter ?
Avons- nous besoin de fictionner un âge d'or, un âge d'or de proximité avec le divin?

ART ET INVESTISSEMENT
L'image de l'artiste est difficile, on doit toujours prouver sa valeur, chercher une résidence, tout le temps montrer quelque chose, prouver. Il y a beaucoup de frustration dans ce statut: Les structures économiques empêchent de réaliser les rêves que l'on a. Imaginer d'autres manières d'être dans le monde semble dur: il n'y a pas d'espace, il faut être très courageux pour dire je suis philosophe, artiste…ect. Les rares qui osent, sont ceux parfois qui y sont déjà, de par leurs familles. Les autres ont un très grand courage, car le monde ne nous y autorise pas.

"J'ai beaucoup critiqué la Silicon valley avant de venir ici mais je me suis rendu compte que c'était quand même intéressant de financer des idées, des gens qui sont des artistes, qui tentent des trucs, des choses très expérimentales. C'est très intéressant de se dire qu'on peut financer la possibilité de faire quelque chose sans savoir la finalité de cette chose en cours. C'est beaucoup plus le cas aux Etats-Unis qu'en France. Il y a beaucoup de financements dans de nouvelles choses, parfois risquées. C'est important que des gens prennent le risque d'investir sur des dispositifs dont on ne connaît pas l'issue. C'est une prise de risque.
Les Etats-Unis c'est d'abord une puissance économique, des millions et des millions d'euros, ils ont fait tout ce qu'ils ont fait, non pas parce qu'ils étaient plus intelligents mais parce qu'ils avaient d'abord de l'argent à investir en masse. » (Benoît)

De la même façon, la Banlieue du Turfu est un investissement, qui ne sait pas le retour qu'elle va engendrer, mais qui l'espère.

3- Les rétentions, la mémoire, ce qui reste en nous

Il est question d'attention et de qui reste dans notre mémoire, comment on se rappelle, comment on pense, produit des idées, imagine. Les rétentions constituent ce qui reste dans la mémoire. Bernard Stiegler s'appuie sur le travail d'un autre philosophe: Husserl (on ne rentrera pas dans les détails cf bibliographie).
Husserl distingue les rétentions primaires: les choses qu'on perçoit dans nos expériences, avec nos sens, et les rétentions secondaires: une fois qu'on a vécu un moment, on s'en rappelle d'une partie et pas de tout. La manière dont on va se rappeler de certaines choses dépend de ce que Bernard Stiegler appelle les rétentions tertiaires (productions techniques, supports de mémoire). Toute production technique (films, musiques, livres, jeux vidéos…) dont on a fait l'expérience nous influence. C'est un partie pris philosophique de Bernard Stiegler d'affirmer ça, à savoir, les objets

techniques qu'on a côtoyés nous influencent ensuite dans notre façon de penser, faire attention, rêver. Les livres qu'on a déjà lus, les films qu'on a vus, la musique qu'on a entendue…ect, ce qui nous a traversés au cours de notre vie conditionnent les nouvelles expériences à venir.

Le lien avec Makan est intéressant car sa façon de penser est influencée par diverses productions techniques: une certaine éducation liée à l'islam et à l'études de textes, sa culture musique rap, Booba, des récits magiques comme Harry Potter, et plein d'objets cinématographiques et littéraires qui l'ont influencé: qu'est-ce qui lui est resté et comment cela l'a fait penser ? Tout comme Bernard raconte s'est énormément appuyé sur ses livres en prison comme dernier rempart à l'oubli du monde, on se demande: qu'est-ce qui reste ? qu'est-ce qui nous permettrait de penser aujourd'hui dans les productions artistiques que l'on connaît de notre époque ? Est-ce qu'on se contente de regarder des images que l'on a l'habitude de voir car on se sent protégé, et qu'on a pas à penser, parce que penser c'est dur ? Dans un futur proche, que restera-t-il aux enfants à travers le cinéma d'aujourd'hui ? les films ? les jeux vidéos ? Comment cela va déterminer leur manière de penser ? Comment inventer dans le monde technique d'aujourd'hui ? Et finalement, demain qu'est-ce qui restera ?

CONDITIONS DE LA PENSÉE
Quelles sont les conditions pour penser ?
Est-ce que c'est dans les moments de désespoir et de solitude que les rétentions remontent ?

Makan: "j'avais de la colère sans savoir que j'en avais. Je trouve que le discours sociologique m'a enfermé dans cette colère, sans avoir les mots pour l'exprimer. Je n'arrivais pas à parler, en découvrant la philosophie, ma parole s'est déliée, le logos m'a délié ma parole, m'a permis de enfin dire quelque chose qui a un peu de sens pour moi. Comme dans ma tête il y a JK Rowling et Booba, ils étaient dans ma tête donc je les ai fait parler: j'ai abandonné mes amis du quotidien pour nouer des dialogues dans ma tête, je me suis dit Nietzsche, Booba, c'est mes nouveaux amis, ma nouvelle famille, je peux parler avec eux. Je me suis réinventé, le soir quand je sortais de la musculation, je me disais il faut que je parle à personne, il y a JK Rowling qui va me parler.
C'est grâce à ce détournement de mémoire, en diminuant la barrière entre la fiction et le réel que j'ai pu repartir."
"Avec la philosophie, je lis des êtres humains qui cherchent à comprendre leur univers, amoureux de leur environnement, qui se posent des questions concrètes sur leur environnement. Quand Aristote parle de pousser une barque pour faire bouger l'eau, du tourbillon, on peut reprendre cette discussion avec lui, il y a une forme d'amitié avec lui par la lecture.".

FRÉQUENTATIONS ET RÉINVENTION DE SOI
Fréquenter des philosophes comme des amis par la lecture.
La question qui se pose, c'est celle des fréquentations. Plus on a de" bonnes" fréquentations, mieux on devient ? Mais alors, qu'est-ce que c'est une "bonne" fréquentation ? Une fréquentation qui n'a pas peur de se mettre dans les hauteurs, dans des endroits risqués, en lien avec le sacré, qui n'est pas que sur les choses triviales ?
S'agit-il d'être exigeant avec ses relations ? être avec des gens qui te sortent de toi-même ?
Qu'est-ce qu'une bonne fréquentation, est-ce que c'est une fréquentation qui te permet de te réinventer ?

Concept très important: si on se demande, comment faire la différence entre les communautés de savoirs promues par l'IRI à travers ses projets, et les communautés autour du complot par exemple ?

C'est la question des savoirs. La différence entre les deux, c'est que dans le cas du complot on cherche à confirmer ce qu'on croit déjà savoir, alors que les communautés de savoirs ne cherchent pas à construire un argument fort, mais à laisser la place à l'inconnu, oser entrer en dialogue avec des choses qui peuvent nous sembler étrangères, ou qui ne résonnent pas avec nous de manière intuitive.

Makan: "une bonne fréquentation c'est ce qui me rend vivant, si ce que je reçois me fait dépérir à l'intérieur alors ce n'est pas une bonne fréquentation. Les philosophes que j'ai lus et écoutés, je les aimais bien car ils me contredisaient, tout ce que je pensais en tant que banlieusard, ils ont tout répondu, à tous mes problèmes. J'ai accepté d'être un peu contredit, tout ce que j'ai pu croire, ou penser. C'est dur, quand on vient démonter ta religion c'est là où c'est le plus dur.
Tout le monde n'est pas ouvert à se laisser heurter, toucher par l'autre il y a des gens aujourd'hui qui ont beaucoup de crispation, car le sens de leur existence en dépend, on remet en question les modes de vie pensée alors que c'est constitutif de l'identité. Tout le monde n'arrive pas à accepter ça."

EPOKE
Cela devrait être l'objectif d'un film, d'un livre, d'une musique…ect. Pousser à sortir de soi-même, de sa propre pensée, de ses propres certitudes. Or, à notre époque, tout nous pousse à ne pas le faire, on achète les mêmes choses, on développe les mêmes habitudes, on lit et on voit les mêmes histoires, avec les mêmes mécaniques à l'œuvre, les mêmes fins, on finit par penser de la même façon.
Nous discutons de la perte de la capacité à être troublé, à l'accepter.
Si on a de moins en moins l'habitude de la rencontrer, elle diminue, puis elle peut finir par disparaître. Elle peut s'amoindrir, et elle engendre la difficulté à se renouveler. On est tous guetté par cette tendance. C'est la tendance de tout le monde. Dès que l'on accepte plus d'être troublé, on devient insensible à ce qui est différent à ce que l'on est déjà.
C'est aussi une question de curiosité, d'aller vers ce qu'on ne connaît pas, ce qui est complètement différent.
Nous savons en tant qu'êtres humains que nous sommes voués à mourir. Or, nous essayons de profiter de notre temps, de nous soigner…ect. Nous construisons le récit de notre existence, nous parlons, nous écrivons, nous performons notre vie. Or, notre idéologie nous ne la voyons même pas comme une construction de notre pensée (et notamment le système de pensée capitaliste qui infuse tout). On accepte les choses comme un état de fait, on s'adapte, on essaye parfois de faire le minimum, plutôt que de faire l'effort d'adopter de nouvelles choses.
Parfois d'ailleurs en vieillissant cela s'intensifie, avec la confiance des années, on va moins chercher du nouveau.
cf Livre *Survivance des lucioles* il y a toujours des lucioles (c'est-à-dire des possibilités), il y a toujours quelque chose qui reste, malgré hyper synchronisation, il subsiste toujours une possibilité d'autre chose. Les lucioles on les voit toujours, mais pas sous la lumière des projecteurs

Comment créer un monde où c'est moins difficile de faire des choix, de faire des efforts de sortir de soi-même ? En essayant de se soustraire de la volonté d'apparaître sous les projecteurs ?
Comment le nouveau s'invite-t-il ? On voit que l'on peut faire beaucoup collectivement quand on pense ensemble, réellement, au-delà de ce que l'on pensait déjà avant.
Comment changer les choses en ce sens ? En essayant de trouver ce qui fonctionne, et en le valorisant, plutôt qu'en étant dans la critique permanente, qui est moins une approche de soin que de destruction parfois.

INTERTEXTE

L'exemple de l'écriture:: j'ai envie d'écrire, pression d'écrire du nouveau, j'écris un peu, quand je n'arrive plus à écrire, je vais dans un livre que j'aime bien, je prends une phrase que j'adore et j'écris à partir de celle-ci. Parfois tu peux partir de ce qui existe et tu le reprends dans des contextes différents.

La question des textes et de l'intertexte est importante: il n'y a rien qui existe à partir de rien, aucune création n'existe véritablement sans les autres.

4- La question de la misère symbolique (Athéna…)

Parallèlement à la reproduction du même dans les œuvres culturelles, on voit à l'œuvre un certain type de films et de séries qui font le récit de la banlieue. Ce récit est souvent sombre. Or il constitue un ensemble d'images qui restent en nous.

Bernard Stiegler dans son livre *De la misère symbolique*, revient sur la relation fondamentale entre esthétique et politique afin d'expliquer comment la production, entre autres, d'œuvres d'art peut totalement influencer le rapport au monde d'un ensemble d'individus. À travers des films comme *La haine*, *Les misérables* et récemment le film *Athena* sorti sur la plateforme Netflix, Makan Fofana ne cesse de rappeler l'incidence de cette esthétique sur l'« imaginaire » de la banlieue. A savoir la difficulté à se projeter dans un avenir différent, ou qui ne soit pas lié de près ou de loin au rejet de la banlieue.

FANTASY ET REALITE

Référence à "Ma famille est politique", film de Courts trajmé (Côme Webembe Tuitcheu). On lui a posé une question simple: pourquoi vouloir montrer la réalité de ta famille en train de discuter ?

Il a répondu qu'il adorait l'imaginaire du Seigneur des anneaux, de la fantasy, et qu'en grandissant il avait eu l'impression qu'il devait raconter la réalité. Comme si on lui avait retiré la possibilité d'imaginer.

L'enjeu de cet exemple est de se rendre compte que il n'est pas question d'un désintérêt pour l'imagination et les récits qui ne collent pas au réel, mais de se demander ce qui pousse à ne plus pouvoir inventer.

EFFET DES IMAGES

Les récits nous touchent dans notre sensibilité. Lorsque Makan dit que des films comme Athéna font souffrir les gens, c'est parce que cela constitue une forme d'esthétisation d'une violence, de la police, de la destruction, et cela a un aspect très destructeur, car passe sous l'appellation de "divertissement".

Il faut bien comprendre que les films constituent des rétentions qui restent en nous, et ceux qui font des films ne semblent pas toujours avoir le recul de se demander: qu'est-ce que cela nous fait ?

Souvent on ne se rend pas compte de l'effet qu'à ce que l'on regarde sur nous, ça n'arrive pas forcément au moment où on regarde un film par exemple, on s'en rend compte plus tard, parfois cela ressort et on ne sait pas pourquoi ni comment.

Il faut peut-être alors essayer d'imaginer des films, des montages, des musiques, des façons de faire qui emmènent des choses différentes et rouvrent les perspectives. Deux points importants:

-être exigeant d'un point de vue intellectuel et accessible d'un point de vue formel

- se demander comment rendre un objet intéressant/pas trop compliqué pour quelqu'un qui n'a pas les codes, tout en laissant une forme de complexité, qui demande des efforts, et de l'investissement de soi

Est-ce qu'il y a des bons films ou des mauvais films ? Il n'y a pas "UN" bon film, ça dépend de la personne qui reçoit le film, ce que ça lui fait, ce qu'elle va faire avec les images qu'elle a reçues. Cela est sujet à discussion. D'ailleurs, avec soi-même, on peut se dire: j'ai regardé des films, ça reste, il

faut que je fasse quelque chose avec ça, il y a des images en soi. Parfois on ne décide pas et les images nous viennent: comment faire avec le déjà-là ?
Quand il y a une production culturelle, il y a des délibérations pour décider si ça a de la valeur : comment on décide de la valeur ?
Makan: "Concernant les films comme *La haine*, je n'empêche personne de produire ce type de cinéma, mais je voudrais qu'on dise: soyez attentifs au fait que ça doit pas conditionner le futur.".

Les films sont en effet des rétentions tertiaires, et donc ça conditionne les rétentions secondaires et primaires. Est-ce que l'on peut se défaire totalement des images qui traversent notre esprit ? Notre esprit capte et retient. Pour autant cela n'est pas nécessairement un déterminisme, on peut avoir une forme de recul sur ce que l'on voit et sur ce dont on se rappelle, se demander, pourquoi les choses accrochent en moi ?

5- Le schématisme de Kant

Le schématisme c'est la capacité à projeter des concepts sur la réalité de l'expérience du monde. C'est un pouvoir de projection de concepts que Kant décrit comme *a priori.* On a des concepts, et on les projette singulièrement sur les expériences

D'où vient le transcendantal ? Dieu ? inné ? Dès lors, d'où vient l'imagination ?
Quand les gens peuvent plus inventer des concepts et des images, car ils sont inondés d'images, on empêche l'imagination. Pour imaginer il faut pouvoir créer des images mentales dans sa tête

Bernard Stiegler nous dit: ces concepts et catégories de la pensée sont influencés par les rétentions tertiaires, elles ne sont pas dans un ciel des idées, ce sont l'ensemble des supports techniques que nous créons, notre culture en somme.

→ les influences sur nos boites mentales influencent notre sélection/projection dans le réel, et donc notre rêve
→traces techniques influencent notre capacité à schématiser
→capacité à imaginer est influencée par les boîtes mentales qu'on a
→les boîtes mentales sont influencées par les images que l'on voit

Aujourd'hui, Banlieue du turfu permet de questionner la critique de Bernard Stiegler de Kant.
On a vu dans le travail de Makan que cela repose les questions à nouveaux frais: comment le réel se constitue ? est-ce que les images sont quelque part ? est-ce qu'on peut créer des nouvelles images ?

On reconstitue le sens des images, on ne peut pas tomber dans "c'est pas grave, toutes les images sont bonnes à regarder", comment on arrive à comprendre pour interpréter et reconstituer le sens si on en parle ensemble, ça ira déjà peut-être mieux ?

Les images que l'on arrive pas à interpréter, c'est des images qui s'insèrent pas dans un réseau de sens, si c'est une bonne image, on arrive à en faire quelque chose dans un réseau de sens, pauvre ou riche , mais c'est vraiment la question du sens qui est très importante.

L'imagination est conditionnée, et donc ? Comment faire ? Il faut bien dépasser cela sinon on ne crée rien. Il s'agit de se rappeler que la condition de possibilité est toujours la condition de l'impossibilité, que cette impasse est une impasse par laquelle il faut passer.

Faut-il une conception du savoir qui dépasse la raison rationnelle ?
Est-ce qu'une percée mystique nous fait solution là dedans ?